

# **sur la plage**

tentatives poétiques

I

christine simon

je tire encore de ces filaments de quoi  
nourrir mes baptistes, dit la femme,  
penchée sur son métier, elle effleure  
les lichens enlacés, elle détache  
lentement les byssus accrochés, elle  
sait la soie des mers, et du coquillage à  
deux valves retenir l'éphémère, du  
Pinna animal se fait une parure qui,  
dressé sur elle, réaffirme le luxe d'un  
lin accaparant

\*\*\*

la musique avançait, les élans de caisse  
claire pavaient les jours d'à-coups, on  
marchait, et dans le rythme des  
silhouettes, dans le cinéma des façades,  
se dessinait la grande phrase,

des croches de mots aguichaient, on  
riaît, des leurres d'arbres en branches  
cachaient l'épithète, l'attribut en  
profitait dans l'ombre, les scories de  
« look », « go », de « flower » et de  
« guess », on les zappait, on volait, on  
partait dans la vrille de tête et on était  
heureux,

ça intriguait, ça appelait,

et toujours les banderilles s'affichaient,  
d'hirsute colère dépaysée, dans les  
vallées, dans les airs, on exacerbait les  
corbeaux trempés d'épistolaires perles  
d'encre,

mais au lyrisme des triolets, la variation  
ne cède qu'au songe, songes-y, de la  
sarabande des années qui t'emmène, là,  
dans la jachère d'un pré, les feuilles de  
chênes et d'aubergine couvrent ton  
corps de baisers et te retournent en  
poème traversé

\*\*\*

sur ton mur, trois lettres, en zinc gris,  
des objets, qui composent le mot  
ART

et il te déshabille

plein cadre, à ta baie, vert profond,  
bleu laiteux, transparent ou rougeois

et il te met en vrille

à ta table acajou t'as tout fait ou tout  
presque et c'est ris qu'il te reste et pas  
juste papille

sur le frigo tu scotches la carte postale  
d'un temple, jaune et bois sur le lac un  
paysage de neige, quelque part à  
Kyoto

dans le mille la phrase qui te dit  
*souviens-toi*

à la cuisine, le four, ce geste quand on  
l'ouvre, l'effluve d'un soufflé, jaune  
ardent, un baiser, et la tarte aux  
myrtilles

et quand tu fermes les yeux cette scie  
à deux temps qui te fait le printemps,  
l'été et puis l'automne

\*\*\*

dans le lac azertyuiop  
où poissons-mots frétilent sans doute  
prêts à sauter au lendemain  
mon épuisette attend

dans le lac qsdghjklm  
où barque se pose en mot-prière  
je nage le soir et veux le cap  
quintessence au creux de mes rêves

dans le lac wxcvbn  
où tu guettes dans l'absence  
l'inadvertance ricoche en signes  
et rime avec exclamation

\*\*\*

la phrase avait perdu son ombre  
d'italique, son flanc n'abritait plus ses  
mots pas contenus, elle vivait en  
jachère, mais pour quel *exquisite* et  
guettait le semeur, le vent et puis le  
grain, qu'elle était riche, la terre, de  
tant de minéraux

la phrase attendait l'heure ou plutôt la  
saison, timide épistolaire d'un  
printemps sans musique

la valse-hésitation d'un verbe  
flamenco, d'Epictète, de tribus, sans  
queue ni tête les substituts, pas de  
destination à celui qui erre, prit fin  
avant le point

descendais l'escalier, savais pas où, les  
pieds

bégaiement commença, sous la  
charrue, le soc, et humant le silence, le  
mot chercha le fond, la voix du  
labourage, un dimanche, sans hache

ouvrons les guillemets, même sans les  
majuscules, sans même la prétention  
d'une histoire à grande mâche

à conjuguer le sens s'alignent les  
sillons, nous irons à poème et puis  
*boustrophedon*

\*\*\*

belles les routes trébuchantes s'y  
risquent les fous et les amants à qui la  
langue vient sans virgule dans le lit de  
la poésie ils osent la syntaxe qui se  
prend les pieds dans l'ornière celle du  
chemin de terre rebonds des corps dans  
la sphère étanche qui s'abandonnent et  
puis reprennent la marche coccinelle  
jamais ne cessent jamais ne laissent à  
d'autres le soin de toucher les notes de  
la partition qui les retourne à coda vers  
la clef ils se perdent à b se serrent  
sempiternelles croches elles les  
gouvernent jusqu'à la portée  
silencieuse cognant à l'infini qui les  
pousse assoiffés à reprendre la transe  
c'est la scription d'une œuvre pour que  
grand'voile se gonfle

\*\*\*

taratata, t'as beau dire,  
une image validée, et swing à la ligne,  
copier-coller dans l'ascenseur, on  
monte,  
et l'écran à sa fenêtre, taratata, t'as  
beau dire,  
son du browning virtuel, le pan de  
mur, et t'es touchée

\*\*\*

quand j'entends l'écho de la grave revenu des collines,  
où me promène croyant au paysage paisible,  
la voûte sombre soudain se fait pesante,  
et ses étoiles trichent comme de vieux lampadaires,

que ne suis-je une roche granitique  
que rien n'entamerait,  
que ne suis-je la sourde et la muette,  
que ne suis-je la paupière retombée  
pour m'enfoncer dans le méandre et dans l'obscurité,

quand j'entends l'écho de la grave revenu des collines,  
il me travaille, il me traverse  
et je m'incline, provisoire

ombres, laissez un peu de jour dans la broderie des  
mois

\*\*\*

quand,  
quand la douleur plutôt que rien,  
quand lutte l'os pour sortir,  
qui,  
qui pour la plaindre,  
qui pour l'écraser d'un revers de pied,  
ce fourmillement d'éternité en soi  
comment l'âme,

la fourmi se signale,  
herbes amères plutôt que renoncement

\*\*\*

incessantes chimères de mots qui  
tressaillent là-haut

sur le grill elle steak oubliée brûlé

*irrtum* la tumeur du hasard

ne sais comment ne voit pas quand  
désespère y arriver espère s'y atteler

la quadrature de la vie

brinquebalantes traverses sous le rail  
le son mat cahoteux chaotique

à l'enregistrement dans le passage  
d'un train

\*\*\*

dans les couloirs du désir, tu cherches ta course,  
question de rythme, histoire de souffle  
chacun le sien pour commencer  
tu hésites, tu contournes  
le rouge du doute te monte aux joues  
mais quand à l'horizon, l'autre  
son vouloir te saisit, ton vouloir, unisson  
le désir engagé est un sport collectif

\*\*\*

avoir maille  
à partir, aïe,  
on console,  
on cajole,  
on est, je vais

\*\*\*

boro haramis à la plage de copakobané,  
tant voir syriacuse et dire aveghanistan,  
lybiedonne dans l'irakamaïeu,  
tu aimes mes djihadelikatessen tant  
terromantiques ?

à l'ukreine de mon cœur, tes Kalach niquent,  
offrent des rafales de gypte, tu golan et puis  
daechire la métalibanne enflammée,

maïdan avec obstination, aminske la gazelle à  
Pyongyang et donne ton ebola, qui sera russue  
avec sierranité

quand dans la calamité nous errons,  
enrubannons le quotidien en ce  
Valentintamarre

\*\*\*

la recule, concédons,  
cédons la session, la concession aussi,  
ne recule plus,  
viens dans mon petit intérieur,  
contrebande, que ça de vrai,  
on le sait tous les deux,  
que ça fait reculer la mort,  
mais pas avec  
n'importe  
qui

\*\*\*

beau savoir qu'il gite là, au fond de son val,  
beau sentir qu'il y git bien souvent à distance,  
y gît-il, la crainte du poème

quand l'espoir des mots insiste mais blanchit,  
quand dans le huis clos se clôt de plus en plus  
le oui, comment lutter contre le peu,  
l'empêcher d'envahir l'espérance

on ne peut que deux au Royaume d'Ithaque,  
et personne n'est quelqu'un  
si dans les doigts ne brodent  
la litanie qui pointe  
et, dans le fil noué  
les cordes qui frémissent  
que des pensées unissent

la blanche est bourdonnée,  
mais si pas de fumée,  
l'âme s'épuise à tenter  
ce qui ne se promet

quoi changé depuis lustres,  
quoi tenté qui ne soit d'in forma,  
pas de poignée où s'accrocher,  
inspiration qui n'es

et la mélodie pour aqua  
ne voit passer sur la portée  
que la clef de soif ou la clef d'or,  
jamais la peur d'aqua  
pour enivrer le rythme

si un signe d'origine grimpe au firmament,  
que soprano, la voix,  
et qu'on en frémirait

\*\*\*

terre, terre !

les mots qui brûlent ne détruisent pas,  
ils sont juste à peser dans un coin de nos têtes

le feu est la trace d'un passé qui fuit,  
l'eau dans sa coulure accélère les peurs et les hésitations,  
l'air en bien suspend l'air de rien la tétanie d'oser,  
seule, la terre à marcher sait la différence  
du muscle et puis du nerf

voyager,  
et dans la valise mettre *pêle-mêle*, j'adore le mot  
et dans la valise, mettre les livres des poètes,  
et dans la valise mettre les voiles arachnéens  
et dans la valise mettre le tambourin  
et dans la valise mettre la lampe d'Aladin  
et dans la valise mettre le pixel  
et dans la valise mettre l'encrier

\*\*\*

cristal lucide du matin, cette netteté,  
une acuité immédiate,  
de ce réveil, pas d'image,  
pas de narration,  
pas de trace de passages,  
s'être réveillée  
d'avoir l'esprit disponible,  
qu'il y a là un espace, qu'il s'offre,  
sur lequel vient s'inscrire un texte en  
mots liquides

\*\*\*

sombre à l'avenant, pris dans le  
camaïeu des arbres, le lac et son  
calcaire, le lac et son argile, tu  
t'approches prenant appui sur les  
tufières moussues, tu pénètres dans  
l'eau, dans le gris du silex, et tout de  
suite limpide, ta peau en transparence,  
ton corps nage immobile, trouble,

dans le rythme des gestes les ridicules

centrifuges

s'impriment à la surface en fin  
d'après-midi, t'allongent sur le dos  
contemplant à l'écran la trace d'un  
voilier, traversant, part en part,

écho vert/bleu,

écho bleu/vert

toi dans la nappe, végétaux et  
coquilles,

toi comme sédimentée

\*\*\*

ceci est un nuage,  
de terre le nuage, dans la terre,  
dans l'eau, le chien ailé couché, et  
dedans le cumulonimbus, qui prend  
ses pattes à son cou, ventre à terre, le  
ventre du ciel, là, dans le chien-flaque,  
qui s'étale,  
et moi, plouf dedans,  
on ne peut pas toujours voler, on  
s'étale plus souvent, ou on nage, le  
plus souvent, on nage, mais  
l'étalement est limité, on brasse d'un  
côté à l'autre, on s'embrasse entre  
nuages volés dans les flaques,  
que le monde serait un gigantesque  
reflet de nuage dans la flaque, volé par  
l'autofocus, le vrai ainsi pris dans la  
nasse, enfin le vrai qui passe,  
coup de vent,  
hallelujah,  
dans le poème

\*\*\*

tu joues  
l'hélicoïde,  
en spirales,  
tes étincelles,

à cadre que  
veux-tu,  
toujours la  
verticale,

tu aspiras,  
mon candidat,

moi cherche le  
clavier, la  
main du  
technicien, les  
boutons  
écarlates,  
pour de ces  
filaments  
faire naître  
le geyser

\*\*\*

s'endormir dans l'Iliade,  
se réveiller avec l'Odyssée,

entre la braise et les chardons ardents,  
on est sur le grill

\*\*\*

tu me tues, tuméfiée, tu m'étuves à tue-mouche  
tu me tentes à tumeurs, tu m'éventres à tueurs,  
tu es ventre à moiteur, tu m'éventes à demeure,  
mon ventre à poinçonneur, tu m'as là si chaleur,  
tu as vent de rumeurs, tu m'étends et me tonds  
tu t'esclaffes à râleurs, tu te lâches à candeur,  
tu me lèches à pas d'heure, tu t'exclames à horreur,  
tu réclames et te barres, tu débats à valeur,  
tu te barres et m'abhorres  
au sommeil j'ai pas peur,  
tu m'adores au réveil, tu réassorts que veule,  
tu rétames mes humeurs, tu sortilèges et meurs  
tu vas droit et tournoies, tu crânes et me merdoies,  
qu'à un jour, tu réveilles,  
tu m'asseyes et m'assailles  
je m'éveille et me voie, en saillie à Massai

\*\*\*

on se compte effacée  
dans le jeu des secondes,  
on regrette les jours,  
on ne fait qu'occuper le silence des nuits,  
s'éteint l'éclat des yeux et le lent face à face

\*\*\*

que cette  
évidence, les  
dalles soient  
blocs, volumes  
hirsutes,  
verticaux, et  
qu'on marche  
dessus, chaque  
jour, sans plus  
jamais l'ignorer

\*\*\*

manque, pas dans la tête,  
à l'estomac,  
manque à l'estomac  
comme une littérature  
manque d'un tout de peut-être(s),

ça fait quoi un tout de peut-être(s) ?  
ça fait rien, dit le rationnel  
alors manque de rien  
si tout de n'est rien

tout d'une toux qui insiste  
d'une autre toux, la trace  
la marque aux deux balcons,  
celle des retours de nuit  
l'aéroport n'aère pas, il tousse

et c'est le vocatif en soi,  
vous, le premier mot à dire  
voix dans le bocal, casser le verre

peut, le peut d'une singularité  
pas du probable, ni du possible,  
du peut de l'intention  
de la peur aussi, du peut peu,  
mais c'est beaucoup

être(s), le pluriel est déjà là  
entre les parenthèses, les synthèses,  
les anamnèses, les anaphorèses, les  
thèses et les antithèses, l'ascèse  
actuelle, les phylogénèses, les  
prothèses en attendant, les génèses  
je soupèse,  
les êtres, aussi les toys, les games, et  
tant chercher les règles,  
les êtres à l'intérieur,  
les acheminements,  
les apprivoisements

tousse vers moi, ma toux, mon  
impératif

\*\*\*

la respiration, l'air ambiant, l'air en bien,  
la riposte si vive, pas d'échappatoire,  
quoi vu ;  
la prise de possession sur le banc,  
écartement du viseur,  
l'aveuglement,  
l'interception, sa vocation dans le triangle,  
la lecture, un solo, on l'a fait  
le cadeau, rendu. Fin,  
l'éponge, si joyeuse pourtant en sortant.  
l'éponge joyeuse

\*\*\*

narration

quel était le jour où il s'est perdu  
quel souffle de l'air sur le visage  
quelle chaleur sur l'arête du bras  
quelle flaque où se mirait l'anneau d'or  
quels cailloux où shooter du bout du pied  
et la route, comment était-elle  
avait-elle ces reliefs si doux  
et quand la lune descendait, cette ivresse qui montait,  
regardait-il les lucioles près de la piste,  
contemplait-il les pages du livre avec ardeur

\*\*\*

parfois les  
bras lourds de  
se tendre  
encore les  
branches si  
près du sol la  
conscience  
aigüe de ce  
qu'il ignore,  
quel arbre  
serait-il celui  
qui se traîne et  
supplie,  
  
attrape la  
couleur

\*\*\*

*et nous admettons, joyeux,  
le crissement de nos pas sur la limaille de fer*

à la saison prochaine, j'aimerais juste  
un sourire, que la grimace s'efface et  
se redresse le corps,

ni mots, ni conversations, juste un  
sourire, lèvres ourlées dans les  
siennes, et de mes commissures  
monteraient jusqu'à ses yeux le désir  
en éclair, un *su comment* et la  
curiosité, une rencontre, muets, à  
distance, mais gaiement

\*\*\*

la route était si longue qu'elle fit un détour  
par la vingt-cinquième heure et la creusa  
dans sa zone même de vide, une méditation  
du fond d'une caverne ou d'une crue vert-de-  
gris qu'on pointe vers le rouge

la nuit était si blanche qu'elle renonça la lune  
rompit la trêve de bruine cassa le joug  
d'Iliade pour faire son Odyssée se gonfla de  
rouler pour finir où, tu sais

le cirque était si chrome dans sa luxure  
d'enfer, qu'on y croisait des clowns des  
saltimbanques, des sires, la grande roue sans  
rayon, le guide sans repère

la ville venait d'apprendre qu'à nulle rien  
n'est tenu, que rue ne veut que viens, qu'à  
va-et-vient tristesse, mais qu'à joie, les  
klaxons

la femme n'entamait pas la voie express du  
songe, ni sème, ni mage, ni verticale du feu,  
elle baignait la vitesse et couchait dans la  
gire, quand le diable la prit

les fumées s'échappèrent, en trombes de  
nuée, et s'envolèrent dormeuses sur la  
croupe fidèle.

\*\*\*

et le jour se leva  
un petit jour timide  
le jour qu'on attendait,  
à peine un tremblement,  
mais quand-même un élan  
c'était une tension rose  
sur la circonférence  
frôlant le velours sombre,  
tendu cet objectif,  
tentative d'épuisement,  
et le regard songeur, regard grave,  
presqu'inquiet,  
mitrilla de silences

\*\*\*

le lent déshabillage est présent dans le feu,  
le noir, la braise, la flamme contiennent la brûlure,  
dendrochronologie ne calcule plus ses cernes,  
quand la bûche s'enflamme, il n'est plus temps d'attendre

\*\*\*

les mains fraîches, les bras frais, les  
seins frais, les hanches fraîches, on  
redit, ajouter la coda, pour une fois,

les mains, les bras, les seins, les  
hanches, ne rien ajouter qui ne risque  
de devenir caduc la minute qui suit,

les mains chaudes, les bras chauds, les  
seins chauds, les hanches chaudes,  
qu'est-ce que j'avais dit, ça s'est fait  
comme ça, imperceptible

les, les, les, les, bientôt tout va se  
mélanger, alors on retranche

enfin, on étanche,

les mains brûlantes, les bras brûlants,  
les seins brûlants, les hanches  
brûlantes, c'est la fièvre qu'on étanche

\*\*\*

mille doigts *spongent* en lui, exaltation de la veine,  
la langue s'articule aux lèvres goulues, venues  
fondre sur la faille, *eros*, les peaux se tannent au  
temps, *thanatos*, *s'entièrement*, gouleyantes, vont  
mains *augmenteuses* qui sonnent à tonne le corps,  
éclair de pogne, la chaude parure, la courbure  
fascine, le volume enflamme, quand écrase le  
ventre, les spectres vont à l'ancre, lourd, lourd,  
attrape et advient, et lucioles palpitent, sommet  
s'adonne, ânonne, long est le tour, mais qu'à  
l'ancre s'engouffre, sue, nie toujours, mais  
s'enfonce, la plateforme écartèle, le volume  
éreiné, à ré, toujours, frissonnent les peaux, ce  
qu'atteste, témoignant, la rivière joyeuse

\*\*\*

ce stupre expulsé, projeté sur la surface, toujours joint  
ces particules, lentes, descendues, restent sues,  
suspendues, dans l'ère des territoires liquides, d'une  
caresse un peu trop, un peu trop consentie, s'en  
boursoufflent et s'en damnent, coagulent et *syntagment*  
tu me flocules, *dear patriot* de toutes mes moitiés,  
je, te flocule, chair aimantée de tes proximités

\*\*\*

sous ce si long silence qui attendait, transi,  
un peu d'humidité gagna

les muqueuses, les terminaisons nerveuses,  
les habitations mystérieuses, les sensations  
bienheureuses, les tentations monstrueuses,  
les allusions allumeuses, les solutions  
ravageuses, les liqueurs vaporeuses,

et puis lentement la chaleur

\*\*\*

sous ma main, là, c'est chaud,  
sous ma main, lisse et chaude,  
sous ma main, posée là, attirée par le chaud,  
c'est la peau

ma main est immobile, ma main est posée là,  
ma main est lisse et chaude,  
posée là sur ta peau

immobile

on se compte les secondes,  
le temps de moi, ma main,  
le temps de toi, ta peau,  
on se compte les ondes,  
qu'on ne voit pas, qu'on sent

c'est le premier qui bouge,  
toi ta peau, moi ma main,  
le premier qui tressaille,  
qui compte les secondes

tremble,  
tremble,  
tremble,  
tremble,  
tremblera

seule la température,  
c'est à ça qu'on la sent,  
dans l'immobilité,  
dans la chaleur qui monte

et moi, ton thermomètre

\*\*\*

en se retournant sur le paysage, elle glissa contre le tronc d'un chêne, n'aurait su dire comment un arbre de cette espèce et de cette taille s'était installé là, quel souffle, quelle graine, et patience du temps, une force que rien ne sature, ne s'était pas laissé user par des dalu, galerne, ou vent de travers, avait échappé à plus redoutable encore, le blanc néant qui rayonne du tuffeau, son silence bruissait de tremblements étiques, elle s'abandonna, -le temps passait longtemps, longtemps-, puis prit une grande respiration et se releva, contemplant à présent le *scenic viewpoint*, sans même l'écran de la longue-vue, à crue vision, elle le reconnut, portait en elle depuis la nuit l'immensité stratifiée de l'espace, la gourmandise des couleurs champagne, la fraîcheur des écumes frisottant sur les rouleaux d'azur, quelques bateaux chaloupés dans les vagues chahuteuses, reconnut aussi, qu'ils avaient peu à différence, calques de *détransparence*, étendus là sur la page, le paysage et l'image en elle, irruption et retrait, retour et imprégnation, qu'embarquant ensemble, bords estompés, c'était l'infini

\*